

DE LA MÊME AUTRICE

Chez le même éditeur

LE CHANT DU POULET SOUS VIDE, 2020

Lucie Rico

GPS

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e



© P.O.L éditeur, 2022
ISBN : 978-2-8180-5596-0
www.pol-editeur.com



Tournez à droite

C'est comme si Sandrine t'avait tendu un piège.
Un piège malsain : *Tu es attendue à 19h pour mes fiançailles, Zone Belle-Fenestre. Arrive bien à l'heure.*

Tu as tapé sur ton GPS : « Zone Belle-Fenestre », puis « Lieu pour se fiancer Zone Belle-Fenestre ». Il a répondu deux fois : adresse inconnue.

Il suffit qu'un numéro manque, et l'adresse devient incompétente. Une mauvaise adresse peut mener quelqu'un comme toi à sa perte. Les exemples sont légion. Une erreur dans le nom du destinataire fait qu'une amende ne parvient pas à bon port et devient une dette à vie. Une étourderie, et les urgences arrivent trop tard pour réanimer un père, laissant deux enfants orphelins avec ce regret éternel : si seulement le digicode n'avait pas changé.

Ou encore : un tueur à gages mal informé se trompe d'étage, entre chez toi et non chez ton voisin pour t'abattre d'une balle en pleine tête.

Bien sûr, rien de tout cela ne t'est arrivé. Mais parfois, tu imagines tellement fort que tu ne sais plus différencier la réalité de tes fictions. Tu te laisses envoûter. Tu divagues dans ta tête. Tu divagues dans l'espace. T'orienter est un vrai casse-tête. Depuis ton chômage, cette tendance s'est accentuée, mais elle n'est pas nouvelle. Tu es née à l'envers, dévoilant d'abord tes fesses au monde, en dépit de l'ordre établi et de la bienséance. La plupart des enfants se retournent dans le ventre de leur mère pour arriver dans le bon sens. Pas toi; ta tête n'a pas trouvé l'issue.

Les trois dernières fois que tu es sortie de chez toi, tu t'es effondrée sur le trottoir. Tu n'arrivais pas à respirer dehors. Tu avais demandé à Antoine si les incendies de la région avaient pu abîmer l'air à ce point. Il avait paru sceptique. Ça pouvait jouer, la pollution aussi, mais ça n'expliquait pas tout. Il avait à nouveau parlé de la nécessité d'aller voir un psychologue, ou, au moins, un allergologue.

Tu as beau chercher, le nom de Zone Belle-Fenestre ne t'évoque rien. La Zone Belle-Fenestre est pourtant proche de chez toi, et tu es une enfant

du pays. Tu n'as jamais quitté la région, si ce n'est pour de courtes vacances, ce qui en trente-trois ans t'aurait laissé le temps d'en arpenter chaque paysage. Mais les paysages ne t'intéressent pas. La ville non plus. Toutes les villes se ressemblent, affirmes-tu. Deux personnes équipées de la fibre et abonnées à Netflix ont plus en commun que deux personnes habitant Clermont-Ferrand. Tu aimes parfois te dire : j'appartiens à la ville où vit Sandrine, et j'aime Sandrine comme ma ville, sans la comprendre ni la penser.

Internet t'informe que la Zone Belle-Fenestre est un parc paysager arboré, de 17 hectares, un écrin parfait pour composer votre événement. Parmi les huit demeures de caractère reconstruites sur les ruines d'anciens châteaux, quatre sont privatisables et idéales pour organiser mariages, anniversaires, cocktails, *garden parties*...

Tu n'as aucune idée de la taille d'un hectare. Le mot t'inquiète, comme tous les mots commençant par un *h* muet. Un hectare doit être immense pour ne pas pouvoir se compter en mètres ou en kilomètres.

Un hectare, un hectolitre. Dix-sept hectares, dix-sept hectolitres. Le corps d'un adulte contient zéro virgule zéro cinq hectolitres de sang, ce qui paraît ridicule. Tu ne sais pas pourquoi tu as retenu ça.

Te vient pourtant cette inquiétude, l'image du sang, alors que le GPS cherche encore. Tu imagines tout de suite le pire, en détail :

Tu te vois arriver à l'hectare 1, la nuit est épaisse, le parc sombre, les lampadaires cassés et les huit demeures de caractère se ressemblent comme des cailloux.

Ton téléphone n'a plus de batterie.

À un embranchement tu dois choisir une direction : droite, gauche, milieu ?

Tu prends le chemin du centre. Il te mène à une impasse lugubre. Tu erres.

À l'hectare 2, un homme surgit de nulle part empoigne tes cheveux.

Tu rampes, blessée, jusqu'à l'hectare 3, ne te relèves pas. Tu rends ton dernier souffle dans un endroit stupide, près d'une mare aux nénuphars décorative, tandis que pas loin, dans un endroit que tu n'auras jamais trouvé, Sandrine embrasse son futur époux au milieu d'invités dotés d'un meilleur sens de l'orientation que toi.

Si Antoine avait accepté de t'accompagner, il aurait pu te guider. Tu aurais marché dans la Zone Belle-Fenestre les yeux fermés, ta main dans la sienne. Il n'aurait pas laissé l'extérieur t'étouffer. Il t'avait juste dit : « Je te rejoindrai plus tard ». À sa manière de baisser le regard et de tourner étran-

gement les yeux dans leur orbite, tu avais compris que ce n'était pas sûr. Il te rejoindrait si sa fête à lui ne lui plaisait pas, s'il lui restait encore de l'énergie, ou si tu le suppliais de t'escorter.

Tu appelles Sandrine, et lui dis que tu ne viendras pas. Que tu avais oublié qu'on était vendredi. Que pour toi, depuis le chômage, la semaine et le week-end ne sont qu'un flux, que tu as un ganglion et puis que ta robe est tachée.

Elle te laisse parler.

La dernière fois que Sandrine est venue chez toi, elle a ouvert la fenêtre et a dit : « Ça sent le renfermé ici. » Elle avait raison. Cette odeur est la tienne; tu n'es pas vraiment différente de ton odeur.

Au téléphone, Sandrine te répond simplement : « Tu viendras. » Un témoin a obligation de présence, c'est dans la définition du mot. Tu as cherché cette définition le jour où elle t'a fait sa demande. Ce jour où Sandrine est passée chez toi. Elle sortait du travail, elle avait enlevé ses talons bien qu'elle déteste ses pieds. Elle disait souvent : « Mais ce n'est pas grave, la plupart des jolies filles ont des pieds très laids, je l'ai lu quelque part. » Enlever ses chaussures chez toi était une preuve d'amitié. C'est là qu'elle t'avait dit : « Ça sent le renfermé ici. » Elle avait ouvert une fenêtre, celle

du salon. Les voisins d'en face s'engueulaient, Sandrine était restée longtemps à les observer sans parler. Tu n'avais rien dit pour ne pas paraître trop chômeuse, mais ça te démangeait de rapporter les épisodes précédents de leur vie à Sandrine. Les voisins semblaient avoir agencé leur appartement entier pour que leur intérieur soit orienté vers ta fenêtre – une vraie salle de spectacle, mais une salle municipale, avec des meubles bas de gamme, détonnants et mal montés.

Tu étais assise sur le canapé, l'œil rivé à celui de Sandrine qui épiait avec une attention infinie la dispute conjugale qui s'envenimait. Alors que la voisine éclatait en longs sanglots au milieu de sa cuisine en kit, Sandrine avait été saisie d'un violent soubresaut. Elle s'était penchée à la fenêtre, son corps courbé à la perpendiculaire. La position était anormale, un prélude annonçant un hurlement, ou un saut dans le vide. Ses poings s'étaient serrés, serrés autour du garde-fou, puis elle avait relâché la pression. Elle s'était retournée vers toi comme si de rien n'était, pour te demander : « Tu ne voudras pas être mon témoin ? Je vais me marier. »

La forme négative de la question n'était pas très appropriée. Cette annonce non plus. Tu avais rentré le ventre, Sandrine avait haussé les épaules : « C'est toi qui es dans ma vie depuis le plus long-

temps. Et tu es journaliste. Tu assureras. » Elle n'avait pas parlé de ton chômage. Ni de votre lien d'amitié. Tu n'avais pas dit que tu n'écrivais que des faits divers ni que tu détestais John. Vous aviez eu un fou rire complice. Tu avais accepté.

Au téléphone Sandrine a dit : « Ne t'inquiète pas, je vais t'accompagner. »

Elle a raccroché.

Tu étais rassurée sur ton importance : Sandrine allait sécher les préparatifs de ses propres fiançailles pour venir te chercher. Tu as sorti une bouteille de muscat puis t'es assise sur ton canapé, les bras croisés en attendant son arrivée. C'est dans cette posture que tu passes le plus clair de ton temps. Si tu tapais dans Google Images « Attente et désœuvrement », tu retrouverais ta position fétiche représentée dans toutes sortes de situations.

Le téléphone a vibré. Un lien Google Maps – que tu appelles toujours GPS par abus de langage, comme si toutes les cartes, toutes les représentations du monde et les technologies étaient les mêmes, de simples outils pour te conduire à bon port – s'est affiché :

Sandrine souhaite partager sa localisation avec vous.

Ton ego en a pris un coup. Elle n'allait pas venir te chercher en personne, elle se contentait de missionner un avatar numérique. Tu as rangé la bouteille de muscat. Malgré tout, cette formule, *partager*, te faisait plaisir. Tu as pensé à l'appartement que vous partagiez, Sandrine et toi, rue des Graviers. Il est rare que tu te souviennes d'un nom de rue. Tu ne fais pas vraiment attention au nom des rues. Antoine, si. Il remarque : « C'est drôle qu'elle habite sur l'avenue de l'Abbé-Pierre, elle qui est si égocentrique. » Parfois il t'explique l'origine des noms. Tu apprends, pour l'oublier aussitôt, que les rues baptisées d'après deux célèbres écrivains français qui se haïssaient s'entrelacent, qu'une étudiante tuée par la chute d'une brique en pleine tête a donné son nom à l'impasse de sa mort, ou encore que la ruelle Casse-Cul et l'impasse Joli-Cœur se font face. Il devrait exister un poste de diplomates pour régler les incohérences nuisant à l'harmonie des lieux.

Les graviers, c'était facile à retenir. D'autant que la rue en était pleine. Les petits cailloux rentraient dans vos chaussures ouvertes en été, et Sandrine s'amusait à les lancer d'un coup de pied, sur les lampadaires ou les boîtes aux lettres, le plus loin possible, et ça la faisait rire aux éclats, comme devant un ricochet réussi.

Tu as cliqué sur le lien.